

avané de ce côté, criait un ordre au maréchal des logis, un homme en souquenille de matelot, qui abattait tout devant lui et qui portait un masque noir, se détourne, saute sur le capitaine, et lui lâche à bout portant un coup de pistolet qui fracasse son hausse-col. Hercule lève son épée sur cet homme, mais celui-ci, prompt comme la foudre, le prévient d'un furieux coup de sabre de marine, qui heureusement, lancé de trop près, glisse sur l'épaule et le baidrier de l'officier; cet élan mutuel les jette dans les bras l'un de l'autre. Dans cette étreinte, le capitaine serre avec tant de rage la lame de son adversaire autour de son propre corps, qu'elle éclate dans sa main, et cet effort les fait chanceler tous deux. Hercule saisit ce moment, redouble, roule avec son ennemi dont le masque tombe, et lui appuie son genou sur la gorge en tirant un pistolet de sa ceinture. Il crut d'abord que la fureur lui troublait la vue en regardant ce visage décomposé; mais, en y portant de nouveau son arme, il le reconnut. C'était bien son père lui-même.

— Sans quartier au moins lui dit le comte à voix basse et l'écume à la bouche.

Hercule jette autour de lui un œil égaré, ramasse le tronçon du sabre de son père, et le lui présente; mais le vieillard, promptement relevé, fouillait convulsivement dans le vêtement qui couvrait sa poitrine; il en tire un couteau qui tremble dans sa main, et tout frémissant comme s'il se retenait de s'élançer encore sur l'officier, il lui dit en grinçant des dents :— Ne voudrais-tu pas me forcer à t'assassiner? Va-t-en, car tu me tentes. Que je te rencontre une autre fois!

Il s'arracha pourtant à cette place, et s'en retourna vers les siens sans hâter le pas. Les chouans se dispersaient déjà de tous côtés, et le sergent de la compagnie, qui accourait en ce moment au secours du capitaine, s'arrêta tout stupéfait en voyant la fin de la scène; mais croyant sans doute le capitaine blessé, il s'écria en se tournant vers ses camarades :

— Tirez sur le brigand!

— Arrêtez, dit Hercule tout pâle et se jetant en travers, que pas un ne bouge!

— Mais, capitaine, c'est un chef, c'est le masque noir.

Hercule abattit de la main le fusil de cet homme.

— Tais-toi, malheureux; si tu tires tu es mort.

Il s'aperçut à peine dans son trouble combien cette parole était imprudente et inexplicable pour les soldats. Le sergent dit tout bas à ses hommes :

— Le capitaine s'y entend! c'est justement ce masque noir qu'on cherche.

— Avez-vous entendu ce qu'ils ont dit, sergent? poursuivit un soldat incorporé de la veille et qui passait pour un espion.

— Des compliments peut-être, et chacun s'en est allé tranquillement de son côté.

Les cavaliers, qui avaient achevé de disperser les chouans dans les landes, revinrent après avoir perdu deux hommes. Leur charge, faite à propos, avait décidé le succès d'une affaire qui semblait si mal engagée, et que la troupe devait perdre par son petit nombre.

Quand Hercule se vit seul sur ce champ couvert de cadavres, son sabre sanglant à la main, sous le coup de cette lutte abominable, il fut saisi d'un transport d'horreur qu'il ne put contenir. Il rassembla sa compagnie à la hâte, et reprit à la tête du détachement, le chemin du cantonnement dans un silence farouche, qui fut, durant la route, un nouveau sujet d'étonnement pour ses soldats.

L'aventure circulait dans les rangs à voix basse, et l'on invoquait à ce sujet le témoignage des plus anciens compagnons qui connaissaient le masque noir pour l'avoir rencontré à d'autres

affaires. C'était l'usage des chouans de désigner leurs chefs par un nom de guerre, qui souvent s'attrait une renommée terrible. Celui dont il s'agit était un des plus redoutés, et pour sa bravoure extraordinaire, et pour la rapidité prodigieuse de ses attaques, qui semblaient se multiplier dans tout le pays. Vingt fois on avait dressé des plans pour le prendre sans y pouvoir réussir. Jamais on a vu son visage, et l'imagination des soldats s'en mêlant, on allait jusqu'à dire qu'il était l'un des personnages les plus considérables de l'émigration et l'un des princes de la famille des Bourbons.

Hercule marchait la tête basse. Sans nouvelles de son père depuis longtemps, mais le croyant paisiblement retiré à Lagrange, il cherchait à s'expliquer comment et pourquoi il avait repris les armes, et, tout le ramenant à sa fatale rencontre, son trouble se trahissait par des frémissements et des gestes involontaires.

En revenant après un tel avantage, le capitaine Hercule fut très obliquement accueilli par le commandant, soit que la méfiance de cet officier fût diminuée par cette brillante conduite, soit que cet accueil servit à dissimuler ses sentimens véritables. Hercule encore tout ému, saisit ce moment :— Mon commandant, lui dit-il, je vous en conjure, tirez-moi d'ici, donnez-moi quelque commission plus tranquille; je ne suis pas fait pour cette guerre. Je suis né dans ce pays, et je ne puis voir tuer ces paysans sans que le cœur me manque. Je m'en explique nettement, et vous apprécierez mes motifs. Qu'on m'envoie sur la frontière.

Le vieil officier parut touché de ces raisons.

— Où vous envoyer? J'ai peu de monde, vous le savez. Je consulterai l'adjutant général, qui vient d'arriver.

— Malseigne! dit Hercule.

— Ah! oui, vous le connaissez; il était à l'école en même temps que vous. Ce n'est qu'un jeune homme, mais il va vite.

— Tenez, dit Hercule, nouvelle raison pour m'éloigner. Malseigne et moi nous n'aimons plus à nous trouver ensemble. Présentez-lui ma demande, je suis sûr qu'il sera de mon avis.

— Oui, reprit le commandant avec un sourire d'intelligence, j'ai entendu parler de ce qui s'est passé à l'école.

— Que fait-il donc ici?

— On n'en sait rien précisément, une mission importante... il a des pleins pouvoirs sur les corps du département. Il s'agit peut-être d'une négociation avec les chouans. Tout cela se rattache, dit-on, à des plans de haute police. Fouché est là-dessous.

— Je comprends, dit Hercule avec un sourire de mépris. Parlez-lui de moi, puisqu'il le faut, et ôtez-moi de sa vue; je ne tiens pas à l'avancement.

La présence de Limoëlan à l'armée de l'ouest convenait en effet la haine furieuse que lui portait Malseigne. Il fut facile à l'adjutant-général d'abuser contre Hercule des secrets de sa famille qu'il connaissait bien, et du rôle qu'il avait joué son père dans les guerres de la Vendée. Il eut soin même d'insinuer parmi les officiers de l'état-major que, s'il avait rompu l'équipée de l'école, c'est qu'il avait acquis la preuve que Limoëlan travaillait secrètement pour les Bourbons. Il fut bientôt instruit de la scène suspecte qui s'était passée sur la lande, et il en fut question quand le commandant lui exposa la demande d'Hercule. Malseigne donna là-dessus ses instructions à l'officier supérieur, et choisit ce moment pour développer de grandes mesures dont il était chargé, disait-il, et qui pouvaient étouffer d'un coup la guerre prête à se rallumer sur la rive gauche par l'effet d'une machination formidable.

Le lendemain, le commandant fit appeler

Hercule et lui dit que sa demande était accordée. Il lui expliqua qu'il s'agissait d'aller surveiller le cours de la Loire aux environs de Varades et d'Ancenis; que, le pays étant parfaitement calme de ce côté, c'était un poste fait pour lui, et qu'il y pourrait tout à l'aise dessiner les paysages, qui sont fort beaux. Le commandant, sans être un méchant homme, dissimulait sous de gauches plaisanteries les motifs insidieux de cette décision. Hercule remarqua son air composé: il n'était plus le même que la veille, et surtout il reprit toute sa gravité quand il quitta le capitaine en lui souhaitant *bon voyage*.

Hercule partit le jour même avec la moitié de sa compagnie, et cette commission, qui le rapprochait du lieu de sa naissance, n'était point de nature à calmer le trouble où le jetait la vue de ce pays. La route qu'il suivait, il l'avait parcourue avec son père à la suite de l'armée vendéenne, dans l'expédition d'outre-Loire. Ces contrastes l'atteignaient partout. Il n'était point d'ailleurs sans inquiétude sur son expédition et la démarche qu'il avait tentée auprès de ses chefs. Il craignait que le commandant n'eût mal compris sa répugnance et ne le tint pour un lâche qui fuyait les occasions périlleuses; puis tous les bruits qu'il recueillait sur le fameux masque noir lui prouvaient que son père se mêlait plus que jamais à cette guerre furieuse. Qui pouvait dire s'il ne lui était point réservé de le rencontrer encore sur le champ de bataille, s'il n'aurait point l'occasion de le sauver en quelque affreux péril? Et quoi de mieux à faire, dans la défaite de ses illusions patriotiques, que de se dévouer pour son père, et d'expier ainsi leur fatale division?

Souvent il consultait, en marchant, l'ordre qui le commandait de se diriger sur certains points du cours de la Loire, et d'y stationner. Cet ordre tout à coup réveilla ses craintes, car on y désignait cette portion du pays comme le principal foyer des menées séditionnelles dont il avait ouï parler; mais il ne s'attendait pas à la profusion d'émotion dont il fut saisi le soir du second jour de marche, quand, parcourant, avec mille sentimens confus, ces bords de la Loire et ces paysages charmans si bien gravés dans sa mémoire, il découvrit tout à coup le grand chêne, un arbre immense, qui marquait, pour un homme connaissant le pays, l'endroit où était le château Lagrange, éloigné tout au plus d'un quart de lieue au-delà du fleuve. A cette vue, son cœur battit à lui faire perdre haleine; il sentit qu'il lui serait difficile, étant si près de ces lieux bien-aimés, de se retenir d'aller les voir une dernière fois, ne fût-ce que de loin. Rien ne semblait plus aisé, puisque, longeant la Loire avec son détachement, il dépendait de lui de s'arrêter où il voudrait entre Varades et Ancenis. Son père, d'ailleurs, guerroyant de l'autre côté de la Loire, il ne courait aucun risque de le rencontrer. Il commanda la halte à une demi-lieue de Varades, auprès de quelques maisons éparses, et justement en face du château de Lagrange, dont le chemin lui était si connu. Les environs étaient tranquilles et l'étaient depuis longtemps, d'après ce qu'on put tirer des habitans qu'on interrogea. C'était, comme on le lui avait dit, un poste d'observation dans un coin reculé du théâtre de la guerre, où il n'était pas probable qu'on pût s'inquiéter de lui.

Après avoir pris les premiers soins pour le séjour, l'esprit troublé de la même pensée, il délibéra en lui-même comment il la pourrait mettre à exécution. Il ne s'agissait de rien moins que de quitter son poste, et c'était de quoi le faire balancer; mais il pouvait croire et alléguer qu'il était éloigné de ses chefs pour demander une permission qu'on lui eût sûrement accordée. Un jour d'absence d'ailleurs